

Daniel LELOUP, *Maisons à pan-de-bois de Bretagne. Histoire d'un type d'architecture urbaine*. ArMen / Le Chasse-Marée & Éditions Ouest-France, Rennes, 2002, 319 p.

La France est totalement dépourvue de synthèses sur l'architecture domestique en pan-de-bois. Carence curieuse pour un pays qui jouit en ce domaine d'un patrimoine particulièrement abondant et diversifié, largement comparable à celui des deux autres grandes nations européennes richement dotées de maisons en bois, l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Le besoin de recherche en la matière est donc considérable. Il serait raisonnable de commencer à l'échelle des provinces, ensembles culturels le plus souvent pertinents. Avec l'ouvrage de Daniel Leloup, la Bretagne ouvre la marche. Encore faut-il préciser que l'aire étudiée recouvre toute la Bretagne historique et s'annexe donc naturellement la Loire-Atlantique. Dans la lignée de ses premières publications, mais avec une ambition plus vaste quant à l'espace et aux époques embrassées, l'auteur propose donc une première vue d'ensemble sur les maisons en pan-de-bois de la Bretagne du XV^e au XVIII^e siècle.

Trois parties approchent successivement cet habitat, sous trois angles différents. La première décrit l'histoire de cette architecture, dans ses développements et sa décadence. La seconde traite de typologies particulières, touchant aux programmes, aux plans de masse ou aux structures, et aborde aussi la pratique humaine des techniques de charpenterie. La dernière partie livre les vues contemporaines sur ce patrimoine et les traitements qui lui ont été appliqués tout au long des XIX^e et XX^e siècles.

Disons le d'emblée, ce livre est passionnant, beau, et remarquablement documenté. L'essai de synthèse se fonde sur douze ans d'inventaire, aboutissant à un *corpus* impressionnant de 1554 demeures, pour l'essentiel conservées. En le présentant, l'auteur avoue les limites de l'étude. D'abord, la répartition chronologique et géographique des maisons est très inégale : il n'existe apparemment en Bretagne aucune maison en pan-de-bois des XIII^e et XIV^e siècles et les édifices du XV^e siècle sont peu nombreux ; par ailleurs, certaines grandes villes ont perdu la totalité de leur habitat en bois, telles Brest, Lorient ou même Nantes, dont la richesse au XIX^e siècle était pourtant encore remarquable : de ce fait, sept villes concentrent plus de 1 000 individus, dont Rennes à elle seule 286, tandis que Vannes conserve 171 maisons, Morlaix 127, Vitré 119 et Dinan 115 ; on le voit, la Loire-Atlantique est particulièrement sous représentée.

Deuxième limite, plus gênante à nos yeux, l'absence de datation absolue fondée sur la mise en œuvre de la dendrochronologie : on ne saurait en faire grief à l'auteur, ici contraint par la lenteur du développement des programmes de recherche consacrés à la maison urbaine, alors que celles menées sur les demeures seigneuriales font au contraire de la Bretagne un espace pilote en matière de datations dendrochronologiques. Cette carence

oblige l'auteur à s'en remettre aux dates portées sur les maisons et aux critères formels du décor et des structures. La méthode paraît efficace et ne souffre guère de critique, mais seulement à partir du milieu du XVI^e siècle. On ne peut manquer, en revanche, de se demander si le recours à la dendrochronologie ne serait pas susceptible de mieux éclairer les débuts : on ne saurait garantir qu'elle révélerait des maisons antérieures au XV^e siècle ou, au moins, un nombre plus important de maisons juste postérieures à la guerre de Cent Ans, mais l'expérience des autres nations européennes démontre que les bonnes surprises ne sont pas rares, pourvu que les campagnes soient systématiques.

Ceci posé, venons-en à l'examen des différentes parties. La séquence historique s'ouvre par une indispensable mise au point sur les processus concernant les vocabulaires, l'adoption de celui de la Renaissance et la longue persistance du style gothique. Précisons qu'il s'agit bien seulement des formes décoratives, car les évolutions des structures des pans-de-bois ne sont pas systématiquement corrélées avec les transformations formelles. De fait, la cohabitation des vocabulaires est très longue en Bretagne et se prolonge bien avant dans la seconde moitié du XVI^e siècle. L'auteur avance à ce propos, mais sans trancher, une explication politique : l'adoption des formes de la Renaissance traduirait un alignement sur les positions de la monarchie française, tandis que la fidélité à celles du gothique exprimerait le refus de cet apport français. Autre facteur de continuité, la permanence de l'organisation spatiale interne, héritée du XV^e siècle – dont il conviendrait de préciser que c'est l'époque qui avait connu la grande mutation des circulations verticales, et partant de la distribution, grâce à la généralisation de l'escalier en vis. Le parcellaire est presque toujours en lanière. Sont successivement examinés le plan à deux pièces, les maisons à salle basse manoriale et enfin les plans à pièce unique. Le premier plan est de loin le plus répandu, avec un plan de masse à escalier central, à hauteur d'un refend, entre deux pièces ; il se répète à chaque niveau ; la location des étages introduit un premier facteur de différenciation, avec l'apparition d'un couloir (allée) latéral desservant la vis depuis la rue ; deuxième facteur d'évolution, la pression foncière : le couloir devient traversant jusqu'à la cour et dessert des fonds de parcelles, plus ou moins construits en fonction des nouveaux besoins. Le plan «manorial» sera à nouveau étudié lors d'un chapitre consacré aux typologies particulières. Quant aux maisons à pièce unique par niveau, elles ne sont pas seulement l'apanage des commanditaires peu fortunés et des quartiers périurbains ; de belles maisons de Nantes et de Lamballe y avaient été contraintes par le manque de profondeur des biens fonds.

D. Leloup décrit ensuite les espaces annexes (sous-sols, souvent aménagés en ateliers, et combles, à vocation exclusive d'espaces de rangement) et enfin les équipements : deux développements sont particulièrement instructifs, qui traitent des latrines (systématiquement adossées aux pignons

arrière et desservant tous les niveaux) et aux volets à guillotine, formellement attestés par l'analyse archéologique. En revanche, aucun développement n'est accordé aux galeries (autres que celles des maisons à pondalez) qui auraient pu desservir les corps de logis en fonds de cour.

L'étude typologique des pans-de-bois met en valeur la grande qualité du bois, le chêne exclusivement, jusqu'au milieu du XVI^e siècle. Elle relativise la notion de maisons en bois, en rappelant que la plupart des maisons ont au moins leurs murs latéraux en pierre. Si les encorbellement sur solives saillantes cohabitent avec les entretoises assujettissant les solives, les couvrements n'appartiennent alors qu'à un parti : les charpentes sont à fermes portant des pannes. Quelle que soit la zone étudiée, la mise en œuvre est similaire, ce qui témoigne d'un savoir-faire commun à tous les ateliers de charpenterie bretons.

La remise en cause de ces partis survient tardivement, dans le courant du XVI^e siècle. Elle affecte d'abord l'orientation des toits : aux pignons sur rue succèdent de plus en plus fréquemment des murs gouttereaux, tandis que la distribution s'affranchit de l'allée latérale, du fait d'une moindre profondeur des corps sur la rue. Le constat de la faveur dont jouit ce plan de masse auprès des maisons portant un décor de la Renaissance ne suffit pas à en expliquer l'origine. Un tel retournement du toit existait déjà aux XIII^e et XIV^e siècles, comme en attestent les maisons de Dol. L'explication est fournie *a contrario*, quand l'auteur constate que la relative pénurie d'emprises foncières suffisantes en front de rue est la plus grande limitation à ce plan de masse, qui ne peut être adopté que par les plus opulents commanditaires. Sur le plan technique, l'époque apporte peu de nouveautés, mais on note une forte diminution de la section des bois et un début de recul de l'encorbellement. L'auteur achève le chapitre par une étude bien illustrée des décors Renaissance.

L'époque classique est marquée par une absence de cohérence typologique : en dépit des tendances énoncées ci-dessus, les forts encorbellement subsistent, voire les maisons à pignon sur rue, aux côtés de maisons à gouttereau en façade, plats, comme à Rennes. L'appauvrissement des techniques et des formes est en cours ; seul l'art des «escaliateurs» du XVII^e siècle trouve grâce devant D. Leloup. Pourtant, en plein milieu du siècle, de grands hôtels particuliers seront encore construits en pan-de-bois, malgré la concurrence bientôt victorieuse des hôtels en pierre. Hormis les portes, ces façades sont complètement dépourvues de décor. Le bilan du XVII^e siècle est très modeste, malgré les hôtels rennais. Le siècle suivant voit la fin des grandes métropoles en bois ; le bois n'est plus considéré comme un matériau noble, sans doute de par l'incapacité des ateliers de charpentiers à proposer un véritable modèle d'hôtel classique en bois. De fait, si l'auteur s'attache à une longue description des siècles classiques, il nous apparaît que le cycle de décadence pourrait s'amorcer plus tôt, au cours du XVI^e siècle.

Cette première partie a fourni une toile de fond générale, qui révèle des survivances, et pose les bases d'une connaissance étendue du phénomène sur une vaste documentation. Chaque chapitre chronologique est éclairé par une monographie, avec plan et écorché ; on eut certes désiré que cette documentation fût encore plus abondante, tant elle éclaire les propos et donne à comprendre.

La seconde partie reprend plusieurs aspects, qui sont revus dans le cadre d'études à thèmes. Précisons d'emblée qu'ici l'ouvrage dépasse à vrai dire la seule étude des maisons, puisqu'un des chapitres traite des autres constructions ayant mis en œuvre des pans de bois, et en particulier des halles, qui avaient déjà fait l'objet d'une publication très documentée de l'auteur – tout comme d'ailleurs les maisons à pondalez du Trégor. On ne nous en voudra pas de rendre compte prioritairement des autres thèmes.

L'un des plus passionnants est assurément celui des maisons à porche : ce sont des édifices pourvus d'avant-soliers, ou couverts, empiétant sur le domaine public et portés en encorbellement sur des poteaux ou des colonnes, le plus souvent en bois. Comme en d'autres provinces, ce parti régnait le long de la plupart des rues ou des places composant le cœur économique des agglomérations. Ces maisons constituaient, à côté des halles, des espaces privilégiés du commerce et se rencontraient, au début du XIX^e siècle encore, dans de très nombreuses villes. Dépréciées dès l'époque classique, elles furent impitoyablement sacrifiées aux commodités de la circulation et sont devenues relativement rares (le corpus n'en compte plus qu'une cinquantaine, alors que de remarquables photographies conservent le souvenir de bien des ensembles disparus). L'auteur n'en propose aucune analyse des origines (elles existent à Dol dès le XII^e siècle), ni du processus de mise en place (programmé ou diachronique), mais établit que toutes ces maisons sont la propriété de nobles, la voie couverte relevant des propriétaires éminents du sol.

Les «maisons à vitrine» constituent une autre catégorie, celle-ci typique des villes côtières de la Bretagne, durant la deuxième moitié du XVI^e et la totalité du XVIII^e siècle. Les étages de leurs façades sont des murs rideaux vitrés, en encorbellement ; la structure des maisons est en fait plus complexe qu'il n'apparaît de prime abord : en effet, les façades sont désolidarisées des organes porteurs ; toutes ont des murs gouttereaux sur rue : les poutres maîtresses leur sont parallèles et portées par des poteaux ; la structure est montée avant que les façades, simples ouvrages de menuiserie, ne leur soient accrochées. Là aussi on pourrait retrouver des exemples bien antérieurs de façades en pan-de-bois désolidarisées des structures portantes des charpentes et poutres maîtresse, notamment dans le Sud-Ouest (Figeac, Saint-Antonin) ou le Languedoc (Lodève, Villemagne). Ces demeures permettaient un éclairage optimal, mais la complexité des ouvrages de menuiserie renchérisait leur coût, sans compter que la maintenance était rendue difficile par le manque d'étanchéité. Leur abandon dut également beaucoup à l'adoption de l'architecture en pierre.

L'auteur décrit ensuite l'activité de deux ateliers, dont la créativité affecte principalement les caractères formels des façades et dans une faible mesure leur structure. L'école de Guingamp met au point dès le xv^e siècle des façades à claires-voies composées de suites de baies ouvertes sous des croix de saint André, avec absence de décor porté et ferme débordante en avant du pignon. Le type se diffuse à Tréguier et La Roche-Derrien, mais, figé par l'étroitesse des baies, entre en extinction dès le milieu du xvi^e siècle, en dépit de sa belle plasticité. L'atelier de Goélo-Penthièvre, dont le centre se trouve probablement à Saint-Brieuc, tire son originalité d'une interprétation très libre de décors antiquisants à colonnes et pilastres. Les façades sont animées par un rythme vertical de colonnes simplifiées superposées, produit d'un art inventé par des charpentiers, sans l'intervention de sculpteurs. Il en résulterait un coût de construction moindre, à l'origine d'un succès qui ne se démentira pas jusqu'à la fin des maisons en pan-de-bois.

Ne sont pas oubliées, nous l'avons dit ci-dessus, les magnifiques maisons à pondalez, et les grandes halles, auxquelles D. Leloup ajoute des bâtiments construits par des communautés monastiques rennaises au xvii^e siècle. Le pan-de-bois est alors un «mode de construction universel». Ces pages ravivent les regrets que font naître les pertes immenses subies au xx^e siècle par le patrimoine breton, attestées par les collections de belles photographies rassemblées par l'auteur.

Cette partie s'achève par un aperçu des techniques et des hommes qui les pratiquent, pour conclure à l'absence de spécificité de la charpenterie bretonne au sein de l'espace français ; seuls les décors différencient les créations des divers pays bretons. L'auteur établit en outre que la vocation des bâtiments n'influe pas sur l'homogénéité des pratiques techniques.

La dernière partie retrace le destin des architectures en pan-de-bois, ce qui vaut au lecteur une analyse des motivations sociales et esthétiques des commanditaires, puis des mobiles des entreprises de destruction décidées par les édiles.

Quant aux causes de la disparition d'une grande partie des édifices en bois, il s'avère qu'en dépit de l'étendue de nombreux incendies – notamment à Fougères et à Rennes – ce sont bien les décisions raisonnées qui portent la responsabilité la plus lourde. Le discrédit de la construction en bois, amorcé dès le xvii^e siècle, s'appuie tant sur des considérations de santé publique que de mode et d'esthétique, bientôt porteuses de renouvellement des projets sociaux. Les destructions seront programmées à partir des grands projets de voirie du xviii^e siècle, mais elles avaient été préparées par des ordonnances contraignant les propriétaires à cesser l'entretien de certaines catégories d'édifices, les maisons à porche par exemple. Les villes avancent à des rythmes différents, tous ici présentés, qui expliquent la conservation de certains vieux quartiers ici, l'éradication quasi totale de l'architecture en bois à Nantes ou dans les quartiers périurbains de Rennes, sacrifiés après la deuxième guerre mondiale.

La notion de patrimoine est parallèlement analysée par l'auteur qui met en lumière la tardive prise de conscience de l'intérêt des architectures en bois. Malgré l'action précoce des pères fondateurs de l'archéologie monumentale et de certaines sociétés savantes, l'administration attendra l'entre-deux-guerres pour appliquer la loi novatrice de 1913 et vraiment commencer une politique de protection systématique. Encore sera-t-elle très inégale et dépendra-t-elle des énergies locales, comme l'illustre l'œuvre remarquable accomplie en peu d'années par le maire de Dinan.

L'ouvrage se clôt par la présentation d'une série de restaurations, que l'auteur donne en exemple et qui témoignent de l'assimilation complète de la valeur patrimoniale, historique et archéologique des maisons en pan-de-bois. Encore faut-il relever l'extrême rareté de véritables monographies archéologiques de ces édifices, comme l'absence de campagnes de datation dendrochronologiques, ce qui témoigne de l'étendue du chemin qui reste à parcourir.

On l'aura compris, cet ouvrage, qui est superbe, est plus qu'un beau livre. On ne saurait trop louer l'exhaustivité de l'enquête systématique sur le terrain (encore trop négligée par les chercheurs, quand elle n'est pas abandonnée par les services compétents), comme l'ampleur des dépouillements d'archives et de récolement des documents photographiques. Étayée par une abondante bibliographie, un glossaire et un inventaire de toutes les maisons en bois conservées (malheureusement sans plans détaillé des agglomérations, ni indication de la parcelle cadastrale), cette somme est à la fois un bilan historique, une invitation à la découverte, mais aussi une incitation à la poursuite des recherches et enfin un livre animé par un militantisme éclairé. Il est hors de doute qu'il fera date dans l'histoire de la recherche sur l'habitat en bois et sans doute servira-t-il de modèle à d'autres provinces, où ce beau patrimoine n'est pas encore aussi bien pris en compte qu'en Bretagne.

Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP

Jean-Pierre LEGUAY, *L'eau dans la ville au Moyen Âge*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, 493 p.

Les lecteurs de cette revue doivent se souvenir de la remarquable contribution de Jean-Pierre Leguay à l'étude des villes médiévales, à commencer par l'analyse des comptes des miseurs de Rennes qui l'a conduit à un thèse magistrale *Un réseau urbain au Moyen Âge : les villes du duché de Bretagne aux XIV^e et XV^e siècles*, à laquelle il faut ajouter d'innombrables contributions plus modestes (et parmi celles-ci, de nombreuses communications lors des congrès annuels de la SHAB) : il y a peu de villes bretonnes dont le passé médiéval n'a été soumis à son examen scrupuleux et éclairant.